

AMERICA AMERICAS - LATINA



Buenos Aires, Argentine, dimanche 21 octobre 1973

Si l'Argentine est l'un des pays les plus importants d'Amérique du Sud, sa capitale Buenos Aires a longtemps été tournée vers l'Europe. On y parle un espagnol avec un accent italien et Buenos Aires a été surnommée le petit Paris tant certains quartiers de la capitale ressemblent à Paris. Un des premiers endroits où je me rendis en arrivant à Buenos Aires fut l'une des gares de la ville qui dessert le nord du pays. Il fallait que je photographie l'arrivée des immigrants intérieurs qui venaient du nord du pays pour s'établir à Buenos Aires. Les arrivées les plus importantes avaient lieu le samedi et le dimanche. Le train «L'Étoile du Nord» déversait tous ces immigrants qui venaient chercher du travail et qui allaient grossir les bidonvilles qui encerclaient la ville. Je devais aussi photographier l'opéra de Buenos Aires, les grandes avenues, des restaurants avec des serveurs, des gens qui se saluaient à l'argentine en se tapant dans le dos.

Je commençais à comprendre que le gros du travail d'un photographe en commande n'est pas l'aspect le plus excitant de la profession, mais il fallait en passer par là pour se donner la latitude de faire des photos plus personnelles. En attendant d'aller plus loin, il fallait remplir le contrat et la caisse, clés d'accès à toutes mes envies de voyage et de photographie.

Buenos Aires, Argentina, Sunday, October 21, 1973

While Argentina is one of the most important countries in South America, its capital, Buenos Aires, has long looked to Europe. The Spanish spoken there has an Italian accent, and Buenos Aires has been nicknamed “Little Paris” because certain neighborhoods of the capital resemble Paris so closely. One of the first places I went when I arrived in Buenos Aires was one of the city's train stations that serves the northern part of the country. The largest arrivals took place on Saturdays and Sundays. The “L'Étoile du Nord” train unloaded all these immigrants who had come in search of work and who would go on to swell the ranks of the shantytowns surrounding the city. Photographing the arrivals at the train station was part of my assignment. I also had to photograph the Buenos Aires Opera House, the grand avenues, restaurants with waiters, and people greeting each other the Argentine way by patting each other on the back.

I was beginning to understand that the main part of a commissioned photographer's work isn't the most exciting aspect of the profession, but I had to go through it to give myself the freedom to take more personal photos. While waiting to move on to bigger things, I had to fulfill the contract and make money—the keys to all my dreams of travel and photography.

AMERICA AMERICAS - LATINA



Montevideo, Uruguay, mardi 16 juillet 1974

Je voyage en Amérique latine avec ma copine suédoise Marja, rencontrée dans la partie amazonienne du Pérou pendant mon premier voyage en 1973. Marja était infirmière dans une fondation hollando-suédoise qui soignait les indiens de cette partie isolée du pays. Notre périple nous emmena ensuite en Bolivie, puis en Argentine quelques jours après la mort de Péron.

Des amis de la famille, Pedro et Anna Soria, habitent à Montevideo, qui est à trente minutes de vol de Buenos Aires. Marja et moi décidons de nous y rendre. Je leur avais téléphoné la veille et ils nous avaient invités à venir. Pedro et Anna avaient habité de nombreuses années en France. Ils avaient travaillé dans la fabrique de maroquinerie de mon père. Leur but était d'apprendre le métier pour avoir leur propre fabrique en Uruguay. Je me souviens qu'à Paris, alors qu'ils avaient des problèmes d'argent, mon père les avait laissé vivre un certain temps dans son atelier. Vu la manière dont nous fûmes accueillis, ils n'avaient pas oublié. Ils nous emmenèrent en pique-nique en dehors de Montevideo. Sur la route, Pedro s'allongea devant sa voiture pour une sieste.

Montevideo, Uruguay, Tuesday, July 16, 1974

I'm traveling through Latin America with my Swedish girlfriend Marja, whom I met in the Amazon region of Peru during my first trip in 1973 to that part of the world, where I had gone for my first job as a photographer. Marja was a nurse at a Dutch-Swedish foundation that provided medical care to the indigenous people in that remote part of the country. Our journey then took us to Bolivia, and then to Argentina a few days after Perón's death.

Friends from the family, Pedro and Anna Soria live in Montevideo, which is a thirty-minute flight from Buenos Aires. Marja and I decided to go there. I had called them the day before, and they had invited us to come. Pedro and Anna had lived in France for many years. They had worked at my father's leather goods factory. Their goal was to learn the trade so they could open their own factory in Uruguay. I remember that in Paris, when they were having financial difficulties, my father had let them stay in his workshop for a while. Judging by the way we were welcomed, they hadn't forgotten. They took us on a picnic outside Montevideo. On the road, Pedro lay down in front of his car for a nap.

AMERICA AMERICAS - LATINA

Caracas, Venezuela, lundi 5 novembre 1973

Adieu Buenos Aires, son accent italien, ses bons restaurants, ses beaux immeubles et son instabilité politique chronique (ce n'était rien à côté de ce qui allait se passer). Le Boeing 707 de la Pan Am traversa les 2/3 de l'Amérique latine en un peu plus de 6 heures pour me mener à l'aéroport de Caracas, sur le bord de mer. La ville se trouve à une vingtaine de kilomètres, à 900 mètres d'altitude. Budget réduit, petit hôtel. J'ai l'habitude. Premières impressions : la ville est très moche. Bruyante, chaude. Je me balade tout seul dans le centre. Demain je me débrouillerai bien, je n'aurai pas le choix, liste oblige.

Le Venezuela est mon avant-dernière étape avant le retour à New York. À Buenos Aires, j'avais pu me faire refaire un passeport pour ne pas avoir à présenter celui qui comportait mes tampons d'expulsion, histoire de limiter la probabilité d'ennuis au retour. Je commençais à me confronter aux difficultés que j'allais rencontrer en tant que photographe. Le passeport, les visas, les déclarations, les films, notre oxygène. Trop de films paraît souvent suspect. Il faut les rendre le moins visible, à l'entrée comme à la sortie de certains pays. Les rayons X, pas tous sécurisés. Les questions des officiers de l'immigration et les fouilles des douaniers. Des fois, cela passe sans problème, des fois il faut ruser. La photographie fait peur. Quoique l'on en dise, l'image est une preuve et souvent elle gêne. Ma vie de photographe ne sera pas un long fleuve tranquille.



Caracas, Venezuela, Monday, November 5, 1973

Farewell, Buenos Aires—with your Italian accent, your great restaurants, your beautiful buildings, and your chronic political instability (which was nothing compared to what was about to happen). The Pan Am Boeing 707 crossed two-thirds of Latin America in just over six hours, taking me to the Caracas airport on the coast. The city is about twenty kilometers away, but sits at an elevation of 900 meters. Tight budget, small hotel. I'm used to it. First impressions: the city is really ugly. Noisy, hot. I was wandering around downtown by myself. Tomorrow I'll manage just fine—I'll have no choice, given my itinerary.

Venezuela is my second-to-last stop before returning to New York. In Buenos Aires, I'd managed to get a new passport so I wouldn't have to show the one with my deportation stamps, just to minimize the chance of trouble upon my return. I was beginning to face the challenges I'd encounter as a photographer. The passport, visas, declarations, film rolls—our lifeblood. Having too many rolls of film often looks suspicious. You have to make them as inconspicuous as possible, both when entering and leaving certain countries. X-ray machines—not all of them are secure. Questions from immigration officers and searches by customs officials. Sometimes it goes smoothly; other times, you have to be resourceful. Photography can be intimidating. Whatever people may say, an image is evidence—and it often causes trouble. My life as a photographer won't be a long, quiet river.

AMERICA AMERICAS - NEW YORK



New York, états-Unis , vendredi 30 janvier 1981

« Le retour triomphal des otages aux États-Unis s’est terminé par la grande parade traditionnelle sur Broadway réservée aux héros de la patrie. » Légende Sygma.

La révolution vient de triompher en Iran. Le 4 novembre 1979, environ quatre cents « étudiants » envahissent l’ambassade des États-Unis. Les diplomates et membres de l’ambassade resteront otages pendant 444 jours. En échange des diplomates américains retenus, l’ayatollah veut que les États-Unis livrent à l’Iran le Shah et tous ses biens. Les États-Unis vont bientôt entrer en campagne électorale et cette situation va profiter à Ronald Reagan qui triomphera du président sortant Jimmy Carter. Les ex-otages arrivent aux États-Unis le 25 janvier. J’irai passer quelques jours à West Point où une conférence de presse est donnée, puis j’irai à Washington pour l’inauguration de Ronald Reagan. La parade sur Broadway a lieu le vendredi 31 janvier.

Cette photo a dormi dans mes archives pendant quarante-trois ans. Je ne sais même pas si elle avait été choisie par les éditeurs de Sygma, dont les choix en l’absence du photographe n’étaient pas toujours judicieux.

New York, United States, Friday, January 30, 1981

“The hostages’ triumphant return to the United States culminated in the traditional grand parade on Broadway reserved for national heroes.” Sygma caption.

The revolution has just triumphed in Iran. On November 4, 1979, approximately four hundred “students” stormed the U.S. Embassy. The diplomats and embassy staff remained hostages for 444 days. In exchange for the detained American diplomats, the Ayatollah demanded that the United States hand over the Shah and all his assets to Iran. The United States was about to enter an election campaign, and this situation would benefit Ronald Reagan, who would defeat incumbent President Jimmy Carter. The former hostages arrived in the United States on January 25. I spent a few days at West Point, where a press conference was held, and then traveled to Washington for Ronald Reagan’s inauguration. The parade on Broadway took place on Friday, January 31.

This photo lay dormant in my archives for forty-three years. I don’t even know if it had been selected by the editors at Sygma, whose choices in the photographer’s absence were not always sound.

AMERICA AMERICAS - NEW YORK



New York, états-Unis, mercredi 11 avril 1971

Retour à la Stanley Employment Agency. Stanley me propose un travail dans un grand hôtel situé dans la région des Catskill, à environ 100 miles de New York. Je serai serveur, logé et nourri. Ce qui résoudra plusieurs problèmes d’un coup : l’appartement, que je venais de perdre, les repas inclus dans mon deal, donc une manière de sauver de l’argent plus radicale. L’agence était comme d’habitude remplie de personnes cherchant du travail. J’y retrouvais tous ceux qui m’avaient déjà aidé. J’avais continué de voir Stanley. Il fut sans aucun doute l’homme qui m’aida le plus pendant ma période new yorkaise, sans contrepartie, si ce n’est la recherche d’une amitié. J’irai au Stevensville Hotel dans trois jours. Good-bye New York. « Pour le moment », pensais-je.

New York, United States, Wednesday, April 11, 1971

Back at the Stanley Employment Agency. Stanley offers me a job at a large hotel in the Catskills, about 100 miles from New York. I’d be a waiter, with room and board provided. This would solve several problems at once: the apartment, which I’d just lost, and meals, which were included in my deal—so a more drastic way to save money. The agency was, as usual, filled with people looking for work. I ran into everyone who had ever helped me there. I’d continued to see Stanley. He was undoubtedly the man who helped me the most during my time in New York, asking for nothing in return except the chance to be friends. I’ll be heading to the Stevensville Hotel in three days. Goodbye, New York. «For now», I thought.

AMERICA AMERICAS - NEW YORK



New York, états-Unis, lundi 17 mars 1975

J'avais dans mes archives quelques films très moyens de la parade de la Saint Patrick à New York. Mais en fouillant la boîte dans laquelle étaient rangés les négatifs de cette année, je constatais qu'il y avait une vingtaine de films développés mais non contactés, dont trois ou quatre sur cette parade. J'avais déjà vu ces films, mais j'avais toujours pensé que si je n'avais pas été plus loin dans le processus de développement des images, c'est qu'il devait y avoir une bonne raison. Quelques jours après la fin du confinement 2020, j'amenais ces films dans un laboratoire pour faire des planches-contacts.

J'ai souvent décrit le moment d'excitation qui me rattrape à chaque fois que je récupère des films, mais cette fois-ci, vu les circonstances, je ne m'attendais pas à grand-chose. J'avais tort. Je découvrais quelques photos qui étaient sans doute parmi les meilleures, sinon les meilleures de cette période 1971-1975, ce qui me fit douter un moment de ma paternité photographique, idée vite abandonnée. Quarante-cinq ans après l'avoir prise, cette photo voyait le jour et allait être utilisée dans le premier tome de « America, Americas, New York », publié aux Éditions de Juillet en 2022. À ce jour, elle reste une de mes images préférées.

New York, United States, Monday, March 17, 1975

I had a few rather mediocre rolls of film in my archives from the 1975 St. Patrick's Day Parade in New York. But while rummaging through the box where that year's negatives are stored, I noticed there were about twenty rolls of film that had been developed but not contact-printed, including three or four from that parade. I had already seen these films, but I had always assumed that if I hadn't gone any further in the film development process, there must have been a good reason. A few days after the end of the 2020 lockdown, I took these films to a lab to have contact sheets made.

I've often described the thrill that comes over me every time I retrieve films, but this time, given the circumstances, I wasn't expecting much. I was wrong. I discovered a few photos that were undoubtedly among the best—if not the very best—from that 1971–1975 period, which made me doubt for a moment that I was the photographer; an idea I quickly dismissed. Forty-five years after I took it, this photo saw the light of day and was used in the first volume of “America, Americas, New York”, published by Éditions de Juillet in 2022. To this day, it remains one of my favorite images.

LES ANNÉES AGENCE

Belgrade, Yougoslavie, mardi 6 mai 1980

Le maître de la Yougoslavie, Josip Broz Tito, est mort à l'âge de 88 ans. Le pays tout entier est en deuil. Pour la troisième fois depuis le début de l'année, je me retrouve en Yougoslavie pour couvrir cet événement dont on a peine à imaginer les conséquences qu'il aura sur la stabilité de l'Europe centrale et des Balkans.

Tito avait recherché une voie spécifique pour parvenir au socialisme. Il rompt avec l'Union Soviétique de Staline dès 1948 et se retrouve attaqué de révisionnisme. Il se rapproche des démocraties occidentales. Il devient après les conférences de Belgrade en 1961, du Caire en 1964 et de Lusaka en 1970, un des chefs de file du mouvement neutraliste et de la politique de non-alignement.

Je me rends dans les différents endroits de Belgrade où ont lieu des cérémonies. De nombreux dignitaires du monde entier se rendent dans la capitale yougoslave. J'irai les photographier, mais je suis beaucoup plus intéressé par l'hommage du peuple que par celui des officiels.



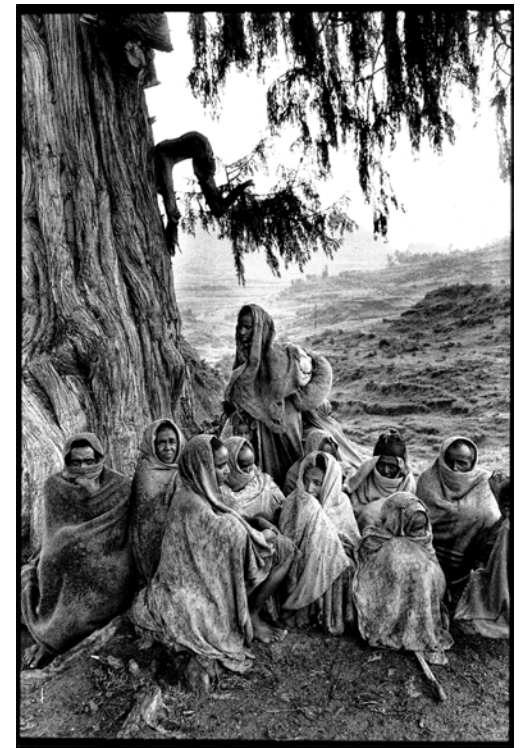
Belgrade, Yugoslavia, Tuesday, May 6, 1980

The leader of Yugoslavia, Josip Broz Tito, has died at the age of 88. The entire country is in mourning. For the third time since the beginning of the year, I find myself in Yugoslavia to cover this event, the consequences of which for the stability of Central Europe and the Balkans are hard to imagine.

Tito had sought a unique path to socialism. He broke with Stalin's Soviet Union as early as 1948 and found himself accused of revisionism. He drew closer to the Western democracies. Following the conferences in Belgrade in 1961, Cairo in 1964, and Lusaka in 1970, he became one of the leaders of the neutralist movement and the policy of nonalignment.

I visit the various locations in Belgrade where ceremonies are taking place. Numerous dignitaries from around the world are flocking to the Yugoslav capital. I'll go photograph them, but I'm much more interested in the people's tribute than in that of the officials.

LES ANNÉES AGENCE



Korem, éthiopie, août 1985

Le camp de Gando à Korem, en Éthiopie se vidait. Il avait abrité plusieurs dizaines de milliers d'éthiopiens qui fuyaient la famine. Celle-ci officiellement terminée, les villageois rentraient chez eux par petits groupes. Ils recevaient des ONG présentes de la nourriture, des semences et des couvertures.

Le permis du gouvernement pour venir dans cette région nous permettait de circuler jusqu'à 10 kilomètres de Korem. Interdiction d'aller au-delà. Avec Daniel Cattelain, JRI à l'agence Sygma, nous souhaitions suivre les villageois rentrés dans leurs villages. Mission impossible. Notre chauffeur, un peu guide et beaucoup œil du gouvernement, ne pouvait nous permettre de transgresser les règles. Au kilomètre 10, au bout de notre route, la pluie commença à tomber. Des villageois se réfugièrent sous un acacia.

Korem, Ethiopia, August 1985

The Gando camp in Korem, Ethiopia, was emptying out. It had sheltered tens of thousands of Ethiopians fleeing the terrible famine. With the famine officially over, villagers were returning home in small groups. They received food, seeds, and blankets from the NGOs on the ground.

The government permit to enter this region allowed us to travel up to 10 kilometers from Korem. We were forbidden to go any further. Together with Daniel Cattelain, a freelance videographer with the Sygma agency, we wanted to follow the villagers as they returned to their villages. It was an impossible mission. Our driver—part guide and very much the government's eyes and ears—could not allow us to break the rules. At kilometer 10, at the end of our route, the rain began to fall. Villagers took shelter under an acacia tree.

LES ANNÉES AGENCE



San Salvador, Salvador, mercredi 3 décembre 1980

En ce matin de décembre, le corps d'une femme flottait à la surface du lac de Llopango, non loin de San Salvador. Elle avait été torturée et mutilée par les escadrons de la mort, ces groupes paramilitaires qui semaient la terreur dans la population salvadorienne. Civils, syndicalistes, membres du clergé et hommes ou femmes politiques de gauche étaient sous la menace constante de ces groupes, composites de miliciens d'extrême droite, de membres des forces armées et de la police, d'où leur impunité. C'est une semaine terrible qui allait se dérouler. Elle avait commencé avec l'assassinat de cinq syndicalistes.

Les organisations de défense des droits de l'homme nous prévenaient lorsque des cadavres étaient retrouvés. Tous les matins, elles faisaient une tournée des quartiers populaires, alertées par des habitants. Le but des escadrons de la mort étant de terroriser la population civile pour leur faire comprendre ce qu'il allait leur en coûter de supporter les groupes révolutionnaires. Au pouvoir depuis les années 1930, les militaires, alliés de l'oligarchie salvadorienne, gardèrent le pouvoir grâce à des fraudes massives lors des élections qui se succédèrent et à une répression organisée par les pouvoirs en place. Les conditions sociales des paysans et de la population ne s'étant pas améliorées, des groupes révolutionnaires s'organisèrent après la révolution sandiniste au Nicaragua.

San Salvador, El Salvador, Wednesday, December 3, 1980

On that December morning, a woman's body was floating on the surface of Lake Llopango, not far from San Salvador. She had been tortured and mutilated by the death squads—paramilitary groups that were spreading terror among the Salvadoran population. Civilians, labor activists, members of the clergy, and left-wing politicians lived under the constant threat of these groups, which were made up of far-right militiamen, members of the armed forces, and police officers—hence their impunity. A terrible week was about to unfold. It had begun with the assassination of five labor activists.

Human rights organizations would alert us whenever bodies were found. Every morning, they would make the rounds of working-class neighborhoods, alerted by residents. The death squads' goal was to terrorize the civilian population to make them understand the price they would pay for supporting revolutionary groups. In power since the 1930s, the military—allies of the Salvadoran oligarchy—maintained their hold on power through massive fraud in successive elections and repression organized by the ruling authorities. Since the social conditions of the peasants and the general population had not improved, revolutionary groups began to organize following the Sandinista Revolution in Nicaragua.

LES ANNÉES AGENCE



La Paz, Bolivie, dimanche 10 octobre 1982

« Cérémonie de passation des pouvoirs au palais présidentiel de La Paz. Mr Hernan Siles Zuazo, élu par le congrès le 5 octobre dernier, est devenu officiellement Président de la République bolivienne. Il succède au général Vildoso. »

Légende Sygma.

Dans la foule, une délégation de mineurs. Ils sont venus acclamer leur Président. La liste des présidents militaires en Amérique du Sud à la suite de coups d'État est longue. Des périodes très violentes se sont succédées au Brésil, Argentine, Chili, Bolivie... Le retour à la démocratie dans cet état enclavé des Andes est un événement rare dans un continent en grande partie aux mains des militaires, soutenus par une église catholique conservatrice.

La Bolivie est un «toit du monde», un altiplano au milieu des Andes. À l'aéroport de La Paz, à quatre mille mètres d'altitude, de l'oxygène est donné aux voyageurs qui arrivent pour leur permettre de respirer. Je me sens ailleurs, loin de tout, avec une envie de rester le plus longtemps possible. Tous ces visages viennent d'un autre monde, d'une autre culture, d'une civilisation qui tente de survivre péniblement.

La Paz, Bolivia, Sunday, October 10, 1982

“Inauguration ceremony at the presidential palace in La Paz. Mr. Hernán Siles Zuazo, elected by Congress on October 5, has officially become President of the Bolivian Republic. He succeeds General Vildoso.” Caption: Sygma.

In the crowd, a delegation of miners. They have come to cheer on their President. The list of military presidents in South America following coups d'état is long. Periods of intense violence have followed one another in Brazil, Argentina, Chile, Bolivia... The return to democracy in this landlocked Andean nation is a rare event on a continent largely controlled by the military, supported by a conservative Catholic Church.

Bolivia is the “roof of the world,” an altiplano in the heart of the Andes. At the La Paz airport, at an altitude of four thousand meters, oxygen is provided to arriving travelers to help them breathe. I feel as if I'm somewhere else, far from everything, with a desire to stay as long as possible. All these faces seem to come from another world, another culture, a civilization struggling to survive.

LES ANNÉES AGENCE



Téhéran, Iran, vendredi 2 février 1979

La situation en Iran empire de mois en mois. Je fais plusieurs séjours en 1978, dont à Téhéran. Le Shah quitte le pays le 16 janvier. Les 16 et 17 janvier, je photographie l'Imam Khomeiny à Neauphle-le-château, en banlieue parisienne, où il est réfugié. Je retourne à Téhéran le 31 janvier. Le lendemain l'Ayatollah Khomeiny rentre d'exil. Il arrive de l'aéroport en hélicoptère au cimetière de Behesht-e Zahra où il est accueilli par une affluence énorme. Le vendredi 2 février, les iraniens viennent devant l'école où est installé son quartier général. La foule est impressionnante. Elle hurle son soutien à l'Ayatollah, encouragée et orchestrée par des mollahs. Khomeiny apparaît de temps à autre à la fenêtre de l'école, salue, rentre se reposer, revient. Il ne sourit pas. Ce vendredi est le jour de visite des hommes. Les femmes viendront le lendemain. Le pouvoir laissé par le Shah est faible et ne peut pas durer. Le samedi 10 février éclate l'insurrection populaire, émeutes et barricades dans le centre de la ville. Elle continuera le lendemain.

Les généraux de l'armée du Shah reconnaissent le nouveau pouvoir. Ils seront exécutés dans les jours qui suivent. La nouvelle police politique arrête les anciens policiers de la Savak. Une police politique en remplace une autre, sans perdre de temps. Les arrestations sont nombreuses. Une répression sanglante va s'abattre sur le pays. Cette révolution va changer la face du monde.

Tehran, Iran, Friday, February 2, 1979

The situation in Iran was worsening month by month. I made several trips there in 1978, including to Tehran. The Shah left the country on January 16. On January 16 and 17, I photographed Imam Khomeini in Neauphle-le-Château, on the outskirts of Paris, where he was living in exile. I returned to Tehran on January 31. The following day, Ayatollah Khomeini returned from exile. He traveled by helicopter from the airport to Behesht-e Zahra Cemetery where he was welcomed by an enormous crowd. On Friday, February 2, people gathered in front of the school that served as his headquarters. The crowd was impressive. They shouted their support for the Ayatollah, encouraged and orchestrated by mullahs. Khomeini appeared from time to time at the school window, greeted the crowd, went back inside to rest, then returned. He did not smile. That Friday was the day reserved for male visitors. Women will come the day after. The power structure left behind by the Shah was weak and could not endure. On Saturday, February 10, a popular uprising broke out, with riots and barricades in the city center. It continued the following day.

The generals of the Shah's army recognized the new authority. They would be executed in the days that followed. The new political police arrested former members of SAVAK. One political police force replaced another without wasting any time. Arrests were widespread. A bloody repression would soon descend upon the country. This revolution would change the face of the world.

LES ANNÉES AGENCE



Haïti, samedi 8 février 1986

Après le départ de « Baby Doc », Jean-Claude Duvalier, la situation est explosive. Avec la vacance du pouvoir, il y a des règlements de compte. La rue devient le triste spectacle d'un pays laminé par une histoire complexe qui fait d'Haïti l'un des pays les plus pauvres du monde. Je photographie la rue, avec ses joies, ses tristesses, ses drames, cette rue qui est un indicateur de l'état d'un pays. On y trouve tous les éléments qui composent le paysage sociologique de l'endroit où l'on se trouve. À nous, photographes, d'essayer de le sentir, de le montrer.

J'aime la photographie de rue, thermomètre de l'instant. Souvent décriée, car pour certains elle s'apparente à la photographie du pauvre, au photographe sans idées, elle reflète une situation à un moment donné, une interprétation proche de la réalité. Cette photographie est aujourd'hui mise en compétition avec d'autres écritures, plus organisées, mises en scène, conceptuelles ou artistiques et qui ont les faveurs des pouvoirs du monde de l'image*. Pourtant il me semble que la rue est ce qu'il y a de plus proche de la réalité. Et c'est cette réalité que j'ai toujours voulu montrer. Aujourd'hui décriée, simple, souvent belle, parfois dure, elle montre le quotidien dans lequel évoluent les hommes.

*Gérard Garouste écrivait : « c'est devenu une recette, on s'installe dans l'originalité, on est acheté à Beaubourg et on rentre dans la nouvelle académie du xx^{ème} siècle, où le discours fait l'œuvre ».

Haiti, Saturday, February 8, 1986

After the departure of «Baby Doc», Jean-Claude Duvalier, the situation is explosive. With the power vacuum, scores are being settled. The streets become the grim spectacle of a country ravaged by a complex history and poverty that makes Haiti one of the poorest countries in the world. I photograph the street—with its joys, its sorrows, its dramas—this street that serves as a barometer of a country's state. There, one finds all the elements that make up the sociological landscape of the place where we find ourselves. It is up to us, as photographers, to try to sense it and show it.

I love street photography, a barometer of the moment. Often disparaged—because to some it resembles “photography of the poor” or the work of a photographer lacking ideas—it reflects a situation at a given moment, an interpretation close to reality. Today, this form of photography competes with other styles—conceptual, artistic, organized, and staged, even written like film scripts—that are favored by the powers that be in the world of imagery*. Yet it seems to me that the street is what comes closest to reality. And it is this reality that I have always wanted to show. Today, though often disparaged, simple, often beautiful, and sometimes harsh, it reveals the everyday life in which people live.

*Gérard Garouste wrote: “It has become a formula: you settle into originality, get bought by Beaubourg, and join the new academy of the 20th century, where discourse defines the work.”



Tien An Men, Pékin, Chine, dimanche 28 mai 1989

Pékin. La place Tiananmen est toujours occupée par les étudiants. Leurs responsables haranguent la foule avec des mégaphones. Ils prennent des risques énormes. Nous ne savions pas au moment où nous faisons ces photos quelle serait l'issue de ce bras de fer entre le gouvernement et les étudiants, d'ailleurs même le gouvernement chinois l'ignorait, écartelé entre les durs et les modérés.

Pour les photographes, c'est après coup que l'on se demande si nos images sur des événements aussi sensibles ne seront pas utilisées pour interpellier ceux qui osent défier l'ordre établi. Les photographes et cameramen peuvent se retrouver, à leur corps défendant, comme complices de régimes totalitaires. Question légitime, qui restera sans réponse. Nous nous abritons derrière notre liberté d'informer, chère à nos démocraties libérales, où l'information libre sert de contre-pouvoir essentiel à la bonne marche de nos démocraties. Mais les règles ne sont pas les mêmes pour tout le monde et dans tout le monde. Alors que faire, rien et c'est bafouer nos principes, de l'autre côté couvrir et mettre en danger les opposants représente un risque pour ceux qui défient leurs gouvernements.

Il semblerait qu'aujourd'hui, même cette notion d'information soit remise en cause par certains partis, dans certains pays, y compris la France, où de plus en plus d'hommes politiques critiquent la manière dont l'information est produite, quand ils la jugent défavorable à leurs causes. Ceci est une première étape vers une pensée totalitaire.

Tien An Men, Beijing, China, Sunday, May 28, 1989

Beijing. Tiananmen Square is still occupied by students. Their leaders are addressing the crowd through megaphones. They are taking enormous risks. When we took these photos, we had no idea what the outcome of this standoff between the government and the students would be; in fact, even the Chinese government didn't know, torn as it was between hardliners and moderates.

For photographers, it's only in hindsight that we wonder whether our images of such sensitive events might be used to target those who dare to challenge the established order. Photographers and cameramen may find themselves, against their will, acting as accomplices to totalitarian regimes. It's a legitimate question that will remain unanswered. We take refuge behind our freedom of the press—a principle cherished by our liberal democracies, where freedom of the press serves as an essential check on the proper functioning of our democracies. But the rules are not the same for everyone, everywhere. So what should we do? Doing nothing is a betrayal of our principles; on the other hand, covering the story and putting opponents at risk poses a danger to those who defy their governments.

It would seem that today, even this very concept of news is being called into question by certain political parties in certain countries—including France—where an increasing number of politicians are criticizing the way news is reported when they deem it unfavorable to their causes. This is a first step toward totalitarian thinking.

LES ANNÉES AGENCE



Porte-avions, Mer Méditerranée, mercredi 8 mai 1985

Une semaine sur le fleuron de la marine française, le porte-avions Foch. Je suis ailleurs, en Méditerranée, sans savoir où exactement. Ailleurs, autre part, loin. Ailleurs dans ma tête. Un voyage spécial, un rêve d'enfant qui construit une maquette en plastique qu'il assemble pièce par pièce. Au milieu d'une mer. J'ai l'impression de la dompter. Je suis fier, en sécurité. Je suis d'habitude mal à l'aise avec les grandes étendues d'eau. Mais là, je me sens protégé avec ces avions, ces hélicoptères, un équipage aguerri. Un hélicoptère loupe son atterrissage. Il est à moitié dans le vide, puis il tombe dans la mer. Aussitôt secouru, le pilote revolera immédiatement dans un autre appareil.

Aircraft carrier, Mediterranean Sea, Wednesday, May 8, 1985

A week aboard the flagship of the French Navy, the aircraft carrier Foch. I'm somewhere else, in the Mediterranean, without knowing exactly where. Somewhere else, far away. Somewhere else in my mind. A special journey, a childhood dream of building a plastic model, piece by piece. In the middle of the sea. I feel like I'm taming it. I feel proud and safe. I'm usually uncomfortable around large bodies of water. But here, I feel protected by these planes, these helicopters, and a seasoned crew. A helicopter misses its landing. It's halfway out in the air, then it falls into the sea. Rescued immediately, the pilot will take off again right away in another aircraft.

LES ANNÉES AGENCE



Cisjordanie, mardi 22 novembre 1988

Avec mon copain Esaias, photographe à l’époque à l’Agence France Presse de Jérusalem, nous allons passer quelques jours en Cisjordanie, en proie à la première intifada. Mais au lieu de couvrir les incidents, nous décidons d’aller dans des petits villages photographier la vie quotidienne. Hébergés par les habitants, nous photographions des rencontres politiques. «C’est la première armée palestinienne qui est en train de naître », me dit Esaias. À l’époque le drapeau palestinien est interdit par l’armée israélienne. Il est pourtant montré pendant des manifestations, des mariages.

Un jeune monte sur un toit avec un drapeau confectionné par les femmes du village. La Cisjordanie s’étend derrière lui, succession de petites collines ondulées et belles, abritant des villages traditionnels où il ne se passait pas grand-chose, jusqu’à ce que la révolte les sorte de leur torpeur. Nous avons décidé de cacher le nom du village en cas de problème avec l’armée. Tellement bien caché que je ne l’ai jamais retrouvé.

West Bank, Tuesday, November 22, 1988

My friend Esaias—who was a photographer for Agence France-Presse in Jerusalem at the time—and I were going to spend a few days in the West Bank, which was in the throes of the first intifada. But instead of covering the clashes, we decided to go to small villages to photograph daily life. Staying with local residents, we photographed political gatherings. “This is the first Palestinian army taking shape,” Esaias told me. At the time, the Palestinian flag was banned by the Israeli army. Yet it was displayed during demonstrations and weddings.

A young man climbs onto a rooftop with a flag made by the women of the village. The West Bank stretches out behind him—a succession of small, beautiful, rolling hills, home to traditional villages where not much ever happened, until the uprising roused them from their lethargy. We had decided to hide the name of the village in case of trouble with the army. It was so well hidden that I never managed to find it again.

LES ANNÉES AGENCE

Castel Gandolfo, Italie, août 1978

Le 6 août 1978, le Pape Paul VI meurt. Le 7, je m'envole pour Rome. Le 10, je photographie sa dépouille exposée au Vatican. Ce sera ma première couverture du magazine américain « Newsweek ».

Le samedi 26 un nouveau pape est élu : Jean-Paul 1er. Il sera couronné le dimanche 3 septembre. Le 28 septembre au matin, ma mère me téléphone pour m'annoncer sa mort. Je pense qu'elle me fait une blague. Mais c'est la vérité. Je repars pour Rome le lendemain. Funérailles du Pape le 4 octobre. Retour à Paris. Le vendredi 13, je retourne à Rome pour une nouvelle élection. Le lundi 16, la fumée blanche annonce qu'un nouveau Pape vient d'être élu. Il sera polonais. Le cardinal Karol Wojtyla, archevêque de Cracovie deviendra Jean-Paul II. Le samedi 21, au Vatican Jean-Paul II reçoit la presse. Je fais partie du lot. Il bénit tout ce petit monde. Moi aussi. Je suis un juif béni ! La question : est-ce que cela a changé quelque chose pour moi ? La réponse est négative. Le lendemain, Jean-Paul II est couronné deux cent soixante-quatrième Pape (sauf erreur ou omission de ma part) de l'ère chrétienne. Le 25 octobre, après une audience papale au Vatican, il se rend à Castel Gandolfo pour un premier contact avec la population.

Rome est une ville magnifique et les séjours répétés m'ont permis de parfaire mes connaissances, avec mes copains photographes, des bons endroits où déguster pâtes et autres mets merveilleux de la cuisine italienne, sans oublier le vin. Déjà !



Castel Gandolfo, Italy, August 1978

On August 6, 1978, Pope Paul VI died. On the 7th, I flew to Rome. On the 10th, I photographed his remains on display at the Vatican. That would be my first cover for the American magazine «Newsweek».

On Saturday, the 26th, a new pope was elected: John Paul I. He was to be crowned on Sunday, September 3. On the morning of September 28, my mother called to tell me he had died. I thought she was playing a joke on me. But it was true. I left for Rome the next day. The Pope's funeral was on October 4. I returned to Paris. On Friday the 13th, I went back to Rome for a new papal election. On Monday the 16th, white smoke signals that a new Pope has just been elected. He will be Polish. Cardinal Karol Wojtyla, Archbishop of Krakow, will become John Paul II. On Saturday the 21st, John Paul II receives the press at the Vatican. I'm among them. He blesses the whole little crowd. Me too. I am a blessed Jew! The question: did this change anything for me? The answer is no. The next day, John Paul II is crowned the 264th Pope (barring any error or omission on my part) of the Christian era. On October 25, after a papal audience at the Vatican, he travels to Castel Gandolfo for his first meeting with the town's residents.

Roma is a magnificent city, and my repeated visits had allowed me to get to know my photographer friends better, discover great places to enjoy pasta and other wonderful Italian dishes—not to mention the wine. Already!



Tripoli, Liban, mardi 20 décembre 1983

« Tripoli, Liban. Le 20 décembre, après des jours d'incertitude et de bombardements israéliens, les 4.000 palestiniens de l'OLP « loyaliste » (fidèles à Yasser Arafat) ont quitté Tripoli. Ils sont partis à destination de Tunis, à bord de navires grecs battant pavillon de l'ONU, et protégés par la marine de guerre française. Les familles et amis des combattants palestiniens sont venus les accompagner pour leur départ à destination de Tunis. » Légende Sygma.

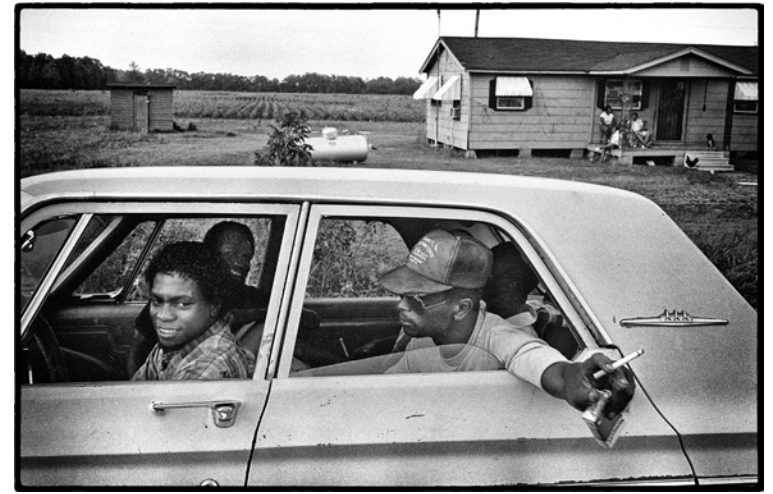
Le journal « La Libre Belgique » écrit : « Le 3 septembre 1982, Yasser Arafat, tout juste évacué de Beyrouth assiégée par l'armée israélienne, débarquait à Tunis et y installait le siège de l'OLP, pour un exil de douze ans, jusqu'à son retour en territoire palestinien, le 1er juillet 1994 ». Cet exil sera brièvement interrompu en septembre 1983 quand Yasser Arafat retourne par des moyens inconnus au Liban pour soutenir ses hommes face à l'armée syrienne. Cette expédition se soldera le 20 décembre par l'expulsion de Tripoli (nord du Liban) du chef de l'OLP et de 4.000 de ses combattants. Quelque peu réticente à accueillir les exilés, la Tunisie du président Habib Bourguiba avait finalement plié, notamment sous la pression des États-Unis. Ce choix permettait aussi à l'organisation palestinienne de s'affranchir de l'encombrante tutelle syrienne.

Tripoli, Lebanon, Tuesday, December 20, 1983

“Tripoli, Lebanon. On December 20, after days of uncertainty and Israeli bombardments, the 4,000 loyalist PLO Palestinians (faithful to Yasser Arafat) left Tripoli. They departed for Tunis aboard Greek ships flying the UN flag, and protected by the French navy. Families and friends of the Palestinian fighters came to accompany them as they departed for Tunis.” Sygma caption.

The newspaper La Libre Belgique writes: “On September 3, 1982, Yasser Arafat, freshly evacuated from besieged Beirut by the Israeli army, landed in Tunis and established the PLO headquarters there, beginning an exile that would last twelve years, until his return to Palestinian territory on July 1, 1994”. This exile was briefly interrupted in September 1983, when Yasser Arafat returned by unknown means to Lebanon to support his men against the Syrian army. This expedition ended on December 20 with the expulsion from Tripoli (northern Lebanon) of the PLO leader and 4,000 of his fighters. Somewhat reluctant to host the exiles, Tunisia under President Habib Bourguiba eventually gave in, notably under pressure from the United States. This choice also allowed the Palestinian organization to free itself from the cumbersome Syrian oversight.

LES ANNÉES AGENCE



Mississippi, états-unis, octobre 1986

« Les arbres du Sud portent un étrange fruit,
Du sang sur les feuilles et du sang aux racines,
Un corps noir qui se balance dans la brise du Sud,
Un fruit étrange suspendu aux peupliers... »

En 1939, Billie Holiday interprète pour la première fois Strange Fruit, un réquisitoire contre le racisme dans le sud des États-Unis. La chanson parle des noirs pendus aux arbres. Le delta du Mississippi est le berceau du blues. C'est aussi l'une des régions les plus pauvres des États-Unis. Comme dans la majorité des états du Sud, la ségrégation y a toujours été virulente. J'ai eu envie d'aller voir ce territoire autant marqué par l'esclavage que la musique, ces chanteurs vieillissants, dont les noms disparaîtront peut-être aussi vite que les étoiles filantes traversant un ciel d'été. Ils m'ont fait confiance en me laissant entrer dans leur univers, leur chambre se transformant en salle de concert pour l'unique spectateur que j'étais, venu de si loin pour les écouter. Ils m'ont invité dans leurs modestes lieux de rencontre, les juke joints, bars bruyants où la musique rythme les danses, accompagnée des rires d'une liberté que personne ne pourra leur contester.

Dans les champs de coton, où du temps des récoltes manuelles retentissait cette musique triste et belle à la fois, les machines ont aujourd'hui remplacé les fils d'esclaves. Certains bagnes pratiquent encore les exécutions capitales sur la chaise électrique, ultime référence à des années de lynchage encore présentes à l'esprit des plus âgés. « Les arbres du Sud portent un étrange fruit... »

Mississippi, United States, October 1986

“Southern trees bear strange fruit
Blood on the leaves and blood at the root
Black bodies swinging in the southern breeze
Strange fruit hanging from the poplar trees...”

In 1939, Billie Holiday performed “Strange Fruit” for the first time, a powerful indictment of racism in the southern United States. The song tells of Black people hanged from trees. The Mississippi Delta is the birthplace of the blues. It is also one of the poorest regions in the United States. As in most Southern states, segregation has always been rampant there. I wanted to visit this land, shaped as much by slavery as by music, and to meet these aging singers, whose names may fade as quickly as shooting stars across a summer sky. They placed their trust in me by letting me into their world, their bedrooms transforming into concert halls for the sole audience member—me—who had come from so far away just to listen to them. They invited me into their humble gathering places—the juke joints, noisy bars where music sets the rhythm for the dancing, accompanied by laughter that embodies a freedom no one can take away from them.

In the cotton fields, where this music—both sad and beautiful—once echoed during the days of manual harvesting, machines have now replaced the slave laborers. Some prisons still carry out executions by electric chair—a final reminder of the years of lynching that still linger in the minds of the elderly. “Southern trees bear strange fruit...”



Chiquimula, Guatemala, dimanche 28 février 1982

Je suis arrivé au Guatemala en provenance du Salvador le mardi 16 février pour suivre la campagne électorale. J'allais parcourir le pays en proie à une guerre civile dont on parlait très peu en Europe, le Salvador faisant les «Unes» des quotidiens et magazines américains, et dans une moindre mesure des médias européens. Le pays est somptueux, mais cassé par cette guerre civile qui dura trente-six ans, de 1960 à 1996. Les principales victimes furent les différentes ethnies des Indiens Mayas. Il y aura plus de 200.000 morts, des dizaines de milliers de disparus et plus d'un million de déplacés.

Campagne électorale de Mario Sandoval Alarcón et de Lionel Sisniega Otero, candidats à la présidence et à la vice-présidence pour le parti MLN (Movimiento de Liberación Nacional), parti nationaliste et anti-communiste. Alarcón se trouve ici dans la ville de Chiquimula, près de la frontière avec le Honduras. Cette ville est le fief du candidat conservateur.

J'ai ressenti dès le début de ce meeting qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas. La foule, composée majoritairement d'indiens, semblait enthousiaste, mais beaucoup plus par obligation que par soutien pour le candidat, comme si elle était surveillée. Alarcón a joué un rôle important dans les assassinats commis par les escadrons de la mort de la «mano blanca», la main blanche. Sandoval était aussi un responsable de la ligue anti-communiste.

Chiquimula, Guatemala, Sunday, February 28, 1982

I arrived in Guatemala from El Salvador on Tuesday, February 16, to follow the election campaign. I was going to travel across a country engulfed in civil war, a conflict that was rarely discussed in Europe, while El Salvador made headlines in American newspapers and magazines, and to a lesser extent in the European media. The country is magnificent, but torn apart by this civil war, which lasted thirty-six years, from 1960 to 1996. The main victims were the various Maya indigenous communities. There were more than 200,000 dead, tens of thousands of disappeared people, and more than a million displaced.

This was the election campaign of Mario Sandoval Alarcón and Lionel Sisniega Otero, candidates for president and vice-president for the MLN (Movimiento de Liberación Nacional), a nationalist and anti-communist party. Alarcón was in the city of Chiquimula, near the border with Honduras. This town was a stronghold of the conservative candidate.

From the very beginning of this rally, I felt that something was wrong. The crowd, composed mostly of Indigenous people, seemed enthusiastic, but more out of obligation than genuine support for the candidate, as if they were being watched. Alarcón played an important role in the assassinations carried out by the death squads of the "Mano Blanca" (the White Hand). Sandoval was also a leader of the anti-communist league.

LES ANNÉES AGENCE



Chajul, Guatemala, mercredi 3 mars 1982

Chajul, province de Quiché. Un guérillero, arrêté par la défense civique du village, a été livré au bataillon commandé par le Colonel Manuel Benedito Lucas Garcia, frère du président au pouvoir Romeo Lucas Garcia.

Quelques années plus tard, je reçus à Paris une demande d'une ONG basée à Genève, qui avait été contactée par des membres de la famille de ce prisonnier l'ayant reconnu lors d'une parution de ma photo dans un magazine mexicain. L'ONG me demandait si j'avais eu de ses nouvelles. Malgré les promesses que nous avait faites le Colonel, il était vraisemblable que le prisonnier ait été exécuté.

Chajul fut sous l'influence directe de la guérilla pendant presque 5 ans, nous dit le Général, rentré avec ses troupes le 19 janvier dernier dans le village. Chaque jour, conseillées par des indicateurs, des patrouilles ratissent les environs à la recherche de guérilleros, accompagnées par des membres de la défense civique du village.

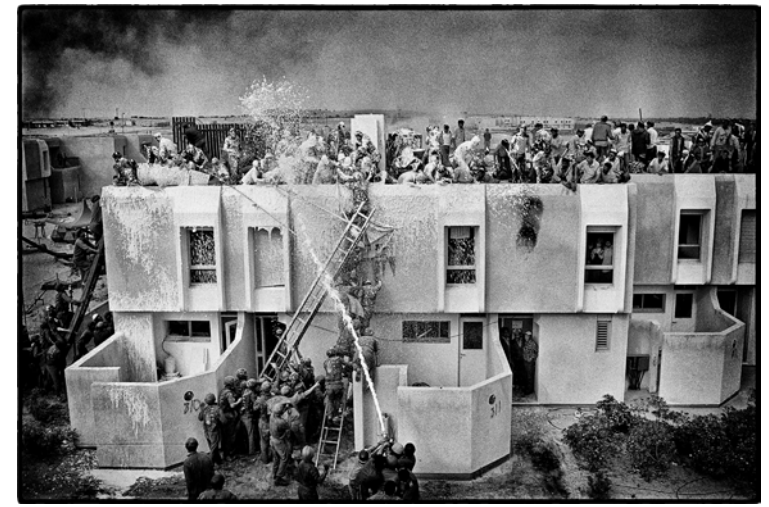
Chajul, Guatemala, Wednesday, March 3, 1982

Chajul, Quiche Province. A guerrilla fighter, arrested by the village's civic defense force, was handed over to the battalion commanded by Colonel Manuel Benedito Lucas Garcia, brother of the sitting president, Romeo Lucas Garcia.

A few years later, I received a request in Paris from a Geneva-based NGO, which had been contacted by members of the prisoner's family who had recognized him in a photo of mine published in a Mexican magazine. The NGO asked me if I had heard anything about him. Despite the promises the colonel had made to us, it was likely that the prisoner had been executed.

Chajul was under the direct influence of the guerrillas for nearly five years, according to the general, who returned to the village with his troops on January 19. Every day, guided by informants, patrols comb the surrounding area in search of guerrillas, accompanied by members of the village's civilian defense force.

LES ANNÉES AGENCE



Sinaï égyptien, mercredi 21 avril 1982

C'est le début de l'opération d'évacuation de la ville de Yamit, dernier bastion de résistance de la part des colons. L'assaut sur le bloc central a été repoussé. L'armée a utilisé des canons à eau et des jets de mousse carbonique. Demain, une nouvelle tentative sera faite. Le temps est limité, les israéliens doivent quitter le Sinaï le 25, dans quatre jours. Jeudi 22 avril 1982. C'est l'assaut final.

Après des mois de tergiversations, l'armée israélienne évacue tous les colons du Sinaï. Une nouvelle ère s'ouvre dans les relations avec l'Égypte, déjà concrétisée le 26 mars 1979 par la signature d'un traité de paix. Néanmoins l'histoire des colonies ne s'arrêtera pas là. De nombreux colons iront s'installer en Cisjordanie et dans la bande de Gaza. Et l'histoire nous rejouera des airs de « déjà vu ».

Egyptian Sinai, Wednesday, April 21, 1982

The evacuation of the town of Yamit—the settlers' last stronghold of resistance—has begun. The assault on the central block was repelled. The army used water cannons and carbon dioxide foam. Tomorrow, another attempt will be made. Time is running out; the Israelis must leave the Sinai by the 25th—in four days. Thursday, April 22, 1982. This is the final assault.

After months of procrastination, the Israeli army is evacuating all the settlers from the Sinai. A new era is dawning in relations with Egypt, already marked on March 26, 1979, by the signing of a peace treaty. Nevertheless, the story of the settlements will not end there. Many settlers will move to the West Bank and the Gaza Strip. And history will give us a sense of “déjà vu.”

LES ANNÉES AGENCE



Belfast, Irlande du nord, jeudi 7 juillet 1988

Devis Flats, quartier catholique le plus pauvre de Belfast. Je marche, choisissant chaque jour un endroit différent, au moins lorsqu’il n’y a pas d’évènements. Je traîne. Des enfants s’amuse^{nt}. Le décor est fait de murs cassés et de noms écrits à la craie sur les murs. Je me plante devant eux. Ils m’ont vu mais font semblant de ne pas me voir. En un instant tout se met en place. Un chien, un vélo entrent dans le champ de mon objectif. Les animaux sont souvent des acteurs involontaires des scènes de rue, précieux, drôles. Puis la scène se défait aussi soudainement qu’elle s’est faite. Je m’en vais. Il restera une photo et un moment magique.

Belfast, Northern Ireland, Thursday, July 7, 1988

Devis Flats, Belfast’s poorest Catholic neighborhood. I walk around, choosing a different spot every day—at least when there aren’t any events going on. I hang around. Children are playing. The backdrop consists of crumbling walls and names written in chalk on the walls. I stand right in front of them. They’ve seen me but pretend not to notice. In an instant, everything falls into place. A dog and a bicycle enter my frame. Animals are often unwitting actors in street scenes—precious and funny. Then the scene dissolves as suddenly as it came together. I walk away. What remains is a photo and a magical moment.

LES ANNÉES AGENCE



Guatemala, samedi 20 février 1982

Après le Salvador, je me rends au Guatemala où des élections présidentielles vont se dérouler au mois de mars. Il y avait aussi depuis 1960 une terrible guerre civile dans ce petit pays d'Amérique centrale. Sur le bord de la route panaméricaine, dans une carcasse de voiture, gisent des hommes torturés par les escadrons de la mort guatémaltèques. Une trace de sang autour du cou des deux victimes me fait penser qu'ils ont été égorgés. On distingue aussi des impacts de balles. Leurs corps ainsi exposés sont des menaces pour tous ceux qui seraient tentés d'émettre un point de vue différent de l'officiel, de défendre les indiens, majoritaires, mais considérés par les dirigeants comme des citoyens de deuxième classe.

Guatemala, Saturday, February 20, 1982

After El Salvador, I traveled to Guatemala, where presidential elections were scheduled to take place in March. Since 1960, this small Central American country had also been ravaged by a terrible civil war. On the side of the Pan-American Highway, inside a wrecked car, lay men who had been tortured by Guatemalan death squads. Traces of blood around the necks of the two victims lead me to believe they had their throats slit. Bullet holes are also visible. Their bodies, left on display like this, serve as a warning to anyone who might be tempted to voice an opinion different from the official line, or to defend the indigenous people—who make up the majority but are considered second-class citizens by the ruling elite.

LES ANNÉES AGENCE



Gdańsk, Pologne, samedi 23 août 1980

La situation ne faisait que se détériorer en Pologne à la suite d'une augmentation massive des prix. En juillet, près de 177 grèves avaient éclaté dans le pays. J'obtins d'abord un visa de touriste provisoire qui m'obligea à rester à Varsovie. Une extension donnée par un fonctionnaire de l'immigration plutôt sympathique - il parlait très bien français et était très heureux d'échanger avec moi dans notre langue - me permit de rester en Pologne. Le 22, je me rendais en taxi à Gdansk où se déroulait la plus grande grève dans le monde communiste, l'un des événements parmi les plus importants depuis l'insurrection de Berlin-Est en 1953. Le 23, j'accédais aux chantiers navals Lénine. La presse étrangère, pas nombreuse à mon arrivée, étant la bienvenue.

L'influence de l'église conservatrice polonaise était visible partout dans l'enceinte des chantiers. Des messes avaient lieu tous les jours et les confessions publiques se déroulaient entre des rangées d'ouvriers. C'est l'histoire de cette révolte, prémices de l'écroulement d'un système que des hommes voulurent plus juste, mais qui finit par s'écrouler tant le chemin qu'ils suivirent s'éloigna des rêves révolutionnaires qui marquèrent le début de l'industrialisation de nos sociétés.

Gdansk, Poland, Saturday, August 23, 1980

The situation in Poland was only deteriorating following a massive increase in prices. In July, nearly 177 strikes had broken out across the country. I first obtained a temporary tourist visa, which required me to stay in Warsaw. An extension granted by a rather friendly immigration official—he spoke French very well and was delighted to converse with me in our language—allowed me to remain in Poland. On the 22nd, I took a taxi to Gdańsk, where the largest strike in the communist world was taking place—one of the most significant events since the 1953 East Berlin uprising. On the 23rd, I gained access to the Lenin Shipyards. The foreign press, though not numerous upon my arrival, was welcome.

The influence of the conservative Polish Church was visible everywhere within the shipyard grounds. Masses were held every day, and public confessions took place among rows of workers. This is the story of that revolt—the first sign of the collapse of a system that men had hoped would be more just, but which ultimately crumbled as the path they followed drifted further and further from the revolutionary dreams that marked the beginning of the industrialization of our societies.

LES ANNÉES AGENCE



Jérusalem, Israël, dimanche 14 juin 1981

Cette journée aurait dû être pour moi un événement de la plus grande importance. Elle le fut. Mais pas comme je le pensais.

« Pour la première et dernière fois, 15.000 juifs déportés des camps nazis - ou enfants de déportés - se sont réunis à Jérusalem pour témoigner de ce qui s'est passé lors de la dernière guerre mondiale. Sur l'avant-bras de ces rescapés des camps nazis, le tatouage rappelant quel fut leur sort... » Légende Sygma.

En tant que petit-fils de déportés, j'étais plus que concerné par cet événement, mon enfance ayant été bercée par les pleurs de ma mère sur la déportation de ses parents et de sa petite sœur Raymonde, sans compter celle de ma grand-mère paternelle, ainsi qu'un frère et une sœur de mon père, mais qui étaient toujours restés discrets à ce propos. Pour tout événement de cette importance, il y a pléthore de journalistes, qui à un moment donné, se repèrent à l'aide de leur accréditation, généralement fièrement exhibée sur leur poitrine. C'est ainsi que je sus tout de suite que la très jolie brune aux yeux verts et au sourire d'ange, accréditée en tant que Time magazine, faisait partie de notre cirque. Jennifer, que je surnommais très vite « my little strawberry », car son rouge à lèvres avait le goût de fraise, devint très vite ma petite amie en Israël. Le fait qu'elle habitait Jérusalem me donnait en plus de l'amour, le gîte, ce qui me permit de faire de nombreux allers-retours dans la région. La meilleure alliée que j'avais dans la région était l'actualité, aussi intense qu'on peut l'espérer quand on est amoureux et photographe !

Jerusalem, Israel, Sunday, June 14, 1981

This day should have been an event of the utmost importance to me. It was. But not in the way I had expected.

“For the first and last time, 15,000 Jews who had been deported to Nazi camps—or the children of those who were deported—gathered in Jerusalem to bear witness to what happened during World War II. On the forearms of these survivors of Nazi camps were tattoos reminding them of their fate...” Caption: Sygma.

As the grandson of deportees, I was deeply moved by this event, my childhood having been marked by my mother's tears over the deportation of her parents and her younger sister Raymonde—not to mention that of my paternal grandmother, as well as a brother and sister of my father's, though they had always remained discreet about it. At any event of this magnitude, there's a plethora of journalists, who at some point make themselves known by their press credentials, usually proudly displayed on their chests. That's how I knew right away that the very pretty brunette with green eyes and an angelic smile, accredited by “Time” magazine, was part of our circus. Jennifer, whom I quickly nicknamed “my little strawberry” because her lipstick tasted like it, soon became my girlfriend in Israel. The fact that she lived in Jerusalem gave me not only love but also a place to stay, which allowed me to make numerous trips back and forth to the region. My greatest ally in the region was the news—as intense as one could hope for when you're in love and a photographer!

Barcelone, Espagne, dimanche 8 février 1976

Planche contact n°138983, Légende Sygma : « Plusieurs milliers de manifestants à Barcelone. Des milliers de Catalans ont manifesté à Barcelone, à l'appel de l'assemblée de Catalogne, en faveur de l'amnistie, de la liberté et de l'octroi d'un statut local d'autonomie... ».

À un moment, je m'arrêtais en haut des Ramblas pour photographier au téléobjectif des policiers qui remontaient l'avenue entre les voitures, répondant aux klaxons des automobilistes en tapant sur leurs véhicules. Soudain, une Land Rover de la police arriva à ma hauteur en roulant sur les trottoirs, très larges à cet endroit. Trop tard pour fuir. Une dizaine de gris (policiers) me tombèrent dessus en me rouant de coups de matraque. Je crois qu'ils tapaient tous, j'étais à terre, essayant de protéger ma tête avec mes bras. Un policier me redressa : « credential, credential ». Soudain, un appel radio les vit retourner précipitamment vers leur véhicule, avec mon sac rempli de mes appareils qu'ils frappèrent avec leurs matraques avant de le jeter dans leur voiture. Puis ils démarrèrent en trombe. Je me retrouvais seul, debout, comme un con.

De retour à Madrid, un fonctionnaire du ministère de l'information, à qui je demandais un remboursement de mon matériel, se dit désolé de mon aventure. Il ajouta que la manifestation étant interdite, je n'avais rien à faire là. Il me téléphona le lendemain pour m'annoncer que mon sac photo avait été retrouvé par la police, dans un caniveau.

Barcelona, Spain, Sunday, February 8, 1976

Contact sheet no. 138983, Sygma caption: "Several thousand demonstrators in Barcelona. Thousands of Catalans demonstrated in Barcelona, at the call of the Catalan Assembly, in favor of amnesty, freedom, and the granting of local autonomy..."

At one point, I stopped at the top of Las Ramblas to take a telephoto shot of police officers walking up the avenue between the cars, responding to drivers' honking by tapping on their vehicles. Suddenly, a police Land Rover pulled up alongside me, driving on the sidewalks, which are very wide at that spot. It was too late to run. About ten "grays" (police officers) pounced on me, beating me with their batons. I think they were all hitting me; I was on the ground, trying to protect my head with my arms. One officer pulled me to my feet: "Credential, credential." Suddenly, a radio call made them rush back to their vehicle, grabbing my bag full of my equipment—which they struck with their batons before tossing it into their car. Then they sped off. I was left standing there alone, looking like an idiot.

Back in Madrid, an official from the Ministry of Information, whom I had approached to request reimbursement for my equipment, said he was sorry to hear about my ordeal. He added that since the demonstration had been banned, I had no business being there. He called me the next day to tell me that the police had found my camera bag in a gutter.

VENTS D'EST



Transylvanie, Carpates orientales, samedi 3 juin 1995

Il y a un pèlerinage à Csiksomlyo qui existe depuis 1567, m'a-t-on dit. Il rassemble entre 250 000 et 300 000 pèlerins de la minorité hongroise, des Csangos, et dure trois jours. Cette étape roumaine fait partie de mon travail sur les minorités dans l'ex-monde communiste. Soudain un homme croisa la route des pèlerins, une valise à la main, sans rien dire. Il continua comme il était arrivé, seul, en empruntant un petit chemin de terre, puis disparut aussi vite qu'il était arrivé.

Transylvania, Eastern carpathians, Saturday, June 3, 1995

There is a pilgrimage in Csiksomlyo that has been taking place since 1567, I was told. It draws between 250,000 and 300,000 pilgrims from the Hungarian minority, the Csangos, and lasts three days. This stop in Romania is part of my work on minorities in the former communist world. Suddenly, a man crossed the pilgrims' path, a suitcase in hand, without saying a word. He continued on just as he had arrived—alone—taking a small dirt path, then disappeared as quickly as he had appeared.

VENTS D'EST



Stepanakert, Haut Karabakh, lundi 4 avril 1994

Deuxième jour à Stepanakert. Les funérailles sont quotidiennes et regroupent à chaque fois plusieurs enterrements. Beaucoup de monde, beaucoup de pleurs. Beaucoup de femmes qui perdent leur mari, leur fiancé, leurs fils. Dans tous les conflits, ce sont elles qui paient le plus lourd tribut. On l'oublie souvent. Un violoniste joue entre les tombes un ultime Adieu aux morts. Les bouteilles de vodka passent entre les mains des hommes. Le Haut-Karabakh est un bout de monde où personne ne va. J'aime ces endroits loin de tout, difficiles d'accès, où le temps s'est arrêté. En six ans, le conflit a tué plus de quinze mille Arméniens et Azéris. Il a jeté un million de réfugiés sur les routes.

Stepanakert, Nagorno-Karabakh, Monday, April 4, 1994

Second day in Stepanakert. Funerals are held daily, each one combining several burials. Large crowds, much weeping. Many women who have lost their husbands, fiancés, or sons. In every conflict, it is they who pay the heaviest price. We often forget this. A violinist plays a final "Farewell to the Dead" among the graves. Bottles of vodka are passed among the men. Nagorno-Karabakh is a remote corner of the world where no one goes. I love these places far from everything, hard to reach, where time has stood still. In six years, the conflict has killed more than fifteen thousand Armenians and Azerbaijanis. It has forced a million refugees onto the roads.

VENTS D'EST



Route de Grozny, Tchétchénie, jeudi 15 décembre 1994

Il fait froid. L'armée russe est à quatre kilomètres. Des femmes bloquent la route, empêchant provisoirement l'armada russe de déferler vers la capitale tchétchène. Elles chantent et dansent. Un gradé de l'armée vient à leur rencontre, puis repart sans que je sache ce qui s'est dit. D'immenses marmites bouillantes sont accrochées à des rondins de bois sous lesquels se consomme le feu chauffant le repas qui sera partagé par tous. J'ai souvent vu des femmes aux premiers rangs des luttes politiques. Je les trouve très courageuses. Pendant qu'elles occupent la chaussée, d'autres cuisinent ; les hommes vont prier dans un terrain en contrebas de la route. Une neige légère est venue colorer la terre autour du tapis de prière. Un chien noir vient se joindre au tableau et ferme mon cadre photographique. Puis les hommes se dirigent vers les marmites. Moi aussi. J'ai faim.

Road to Grozny, Chechnya, Thursday, December 15, 1994

It's cold. The Russian army is four kilometers away. Women are blocking the road, temporarily preventing the Russian forces from sweeping into the Chechen capital. They are singing and dancing. An army officer comes to speak with them, then leaves without my knowing what was said. Huge boiling pots hang from wooden logs, beneath which a fire burns, heating the meal that will be shared by all. I have often seen women at the forefront of political struggles. I find them very courageous. While they occupy the road, others cook; the men go to pray on a patch of ground below the road. A light dusting of snow has colored the ground around the prayer mat. A black dog joins the scene and fills my camera frame. Then the men head toward the pots. So do I. I'm hungry.

VENTS D'EST



Grozny, Tchétchénie, janvier 1995

Je suis dans la Tchétchénie en guerre, seul et sans commande, la peur au ventre. Bombardements, morts... La folie règne partout, sans répit et sans aucun endroit où se réfugier. L'alerte d'une correspondante de CNN : « Les Russes disent qu'ils vont bombarder le palais présidentiel. Je les connais. Ils vont tout bombarder sauf le palais ». Les mots de mon fils Léo, alors âgé de 2 ans, joint depuis un téléphone satellite : « Papa, viens ! », me font craquer et rentrer précipitamment à Paris. C'est Noël. À la télévision, on ne parle que de l'offensive russe. Les fêtes terminées, je retourne à Grozny.

En Tchétchénie, comme dans tous les lieux où je me suis rendu pour mener à bien mes projets, je ne couvre pas un événement : je cherche des images qui viennent le nourrir. Aidé par le correspondant à Moscou de TF1, Patrick Bourrat, je me fais passer pour un membre de son équipe pour travailler sur l'armée russe. À la tombée de la nuit, nous arrivons au quartier général de l'armée, dans ce qui était l'un des plus beaux parcs de la ville et qui, désormais, ressemble à un champ de bataille. La première scène qui s'offre à nous est un soldat jouant au piano sous les yeux d'autres militaires. Surréaliste ! Il n'y a presque plus de lumière. Je fais deux images à des vitesses très lentes. J'arrive à la fin de mon film. Je le change le plus vite possible. Mais la lumière a quitté le jour. Plus de photos. Je n'ai appuyé que deux fois sur mon déclencheur. Il me faudra attendre mon retour en France pour savoir si j'ai une image.

Grozny, Chechnya, January 1995

I'm in war-torn Chechnya, alone and without an assignment, my stomach in knots. Bombings, deaths... Madness reigns everywhere, relentlessly, with nowhere to take shelter. A warning from a CNN correspondent: "The Russians say they're going to bomb the presidential palace. I know them. They'll bomb everything except the palace." The words of my son Léo, then 2 years old, reached me via a satellite phone: "Daddy, come home!" They broke me, and I rushed back to Paris. It was Christmas. On TV, all anyone was talking about was the Russian offensive. Once the holidays were over, I returned to Grozny.

In Chechnya, as in every place I've traveled to for my projects, I don't just cover an event—I look for images that bring it to life. With the help of TF1's Moscow correspondent, Patrick Bourrat, I posed as a member of his team to work on a story about the Russian army. As night falls, we arrive at army headquarters, located in what used to be one of the city's most beautiful parks and now resembles a battlefield. The first scene that greets us is a soldier playing the piano while other soldiers watch. Surreal! There's almost no light left. I take two shots at very slow shutter speeds. I reach the end of my roll of film. I change it as quickly as possible. But daylight has faded. No more photos. I've only pressed the shutter button twice. I'll have to wait until I return to France to find out if I got a good shot. The act of taking a photograph is the photographer's first step: on the lookout for an image, I focus on my subject. One image chases another; what I captured before is forgotten. Developing the film is the photographer's second step.

LE PAYS DE LA TERRE QUI BRÛLE



Ramallah, Palestine, vendredi 12 novembre 2004

Lorsque j'ai aperçu loin dans le ciel les hélicoptères qui ramenaient le cercueil de Yasser Arafat, j'ai eu un instant d'émotion. La foule très dense a rompu les maigres barrages des policiers palestiniens et s'est précipitée vers les hélicoptères qui venaient de se poser. Je n'avais jamais vu de pareilles scènes depuis le retour de l'ayatollah Khomeiny en Iran, il y a 25 ans. Il faut se laisser diriger par la foule dans la direction qu'elle prend, s'accrocher à ses appareils en sachant que dans une foule aussi compacte, il est très difficile de faire des mouvements, donc de photographier. Le moment était extrêmement fort à vivre, je ne suis pas sûr d'avoir des photos qui le transmettent.

Une grande page de l'histoire palestinienne vient de se tourner. Toute la presse mondiale était présente. Je ne sais pas comment j'ai fait pour tenir le choc, n'ayant dormi que deux fois une heure cette nuit, dans l'avion puis dans mon hôtel, de 7 à 8 heures. Mais cet effort valait le voyage, en espérant que j'ai au moins une bonne photo. Mon histoire continue. Il ne se passe pas un jour sans événements. J'espère vraiment que le gouvernement israélien va tout faire pour leur faciliter la tâche et ne pas trouver de raisons pour ne pas encourager la route vers ce nouvel État, à côté d'Israël. Je pense que le jour où il sera créé sera non seulement un grand jour pour les Palestiniens, mais devrait l'être aussi pour les Israéliens et les Juifs du monde entier. Ce jour-là, ils ne seront peut-être plus la cible du monde.

Ramallah, Palestine, Friday, November 12, 2004

When I caught sight of the helicopters in the distance, bringing back Yasser Arafat's coffin, I was overcome with emotion for a moment. The densely packed crowd broke through the meager police barricades set up by Palestinian officers and rushed toward the helicopters that had just landed. I hadn't seen scenes like this since Ayatollah Khomeini's return to Iran 25 years ago. You have to let the crowd carry you in whatever direction it takes, holding on to your equipment while knowing that in such a tightly packed crowd, it's very difficult to move around—and therefore to take photos. It was an incredibly intense experience; I'm not sure I have any photos that truly capture it.

A major chapter in Palestinian history has just come to a close. The entire international press was there. I don't know how I managed to hold up, having slept only twice for an hour each that night—once on the plane and once at my hotel, from 7 to 8 a.m. But the effort was worth the trip, and I hope I at least have one good photo. My story continues. Not a day goes by without something happening. I truly hope that the Israeli government will do everything it can to make things easier for them and won't find reasons not to support the path toward this new state, alongside Israel. I believe that the day it is established will not only be a great day for the Palestinians, but should also be one for Israelis and Jews around the world. On that day, perhaps they will no longer be the target of the world.

LE SILENCE DE MA MÈRE

Le silence de ma mère

Ma mère est dans une maison de retraite depuis la mort de mon père. Avant, je courais le monde et, même si à chaque retour de voyage je voyais mes parents, je ne pensais pas à leur demander des choses essentielles sur eux. Dans ma jeunesse, elle me parlait en pleurant de ses parents et de sa petite sœur qui avaient été déportés. Elle parlait aussi de la guerre, de sa guerre pendant laquelle, avec mon père, ils avaient dû se cacher dans des petits villages en Auvergne. Aujourd’hui, je pense que j’aimerais l’entendre parler. Mais je ne peux plus rien lui demander. Alors à chaque fois que je lui rends visite, je fais une photo. Parfois c’est facile, d’autres fois c’est difficile. C’est ma manière de communiquer avec elle, de lui dire que je suis un peu là, toujours photographe. Elle était fière de mon travail et de mes voyages. Mais aujourd’hui elle est dans un monde de silence. Alors c’est moi qui lui parle.

My mother’s silence

My mother has been in a nursing home since my father died. Before that, I used to travel all over the world, and even though I saw my parents every time I came back from a trip, I never thought to ask them essential questions about themselves. When I was younger, she would talk to me, crying, about her parents and her little sister, who had been deported. She also talked about the war—her war—during which she and my father had to hide in small villages in Auvergne. Today, I think I’d like to hear her talk. But I can’t ask her anything anymore. So every time I visit her, I take a photo. Sometimes it’s easy; other times it’s difficult. It’s my way of communicating with her, of telling her that I’m still here in a way, still a photographer. She was proud of my work and my travels. But today she’s in a world of silence. So I’m the one who talks to her.